

Qu'est-ce que l'objet a ?

Ch. Melman

Reims, juin 1999

Je vais vous parler ce soir d'un objet dont on ne peut pas parler. On ne peut pas en parler parce que tout simplement il ne fait pas partie du champ de nos représentations. Il ne fait pas partie du champ de la réalité, et ce qui le spécifie, c'est qu'il en est exclu, qu'il est hors champ, qu'il est hors scène, autrement dit qu'il est obscène. Et je ne pourrais pas vous en parler si Lacan n'avait procédé à ce qu'il en est de son écriture, le fait que ce qui ne peut pas s'atteindre, ce qui ne peut pas se parler, eh bien il s'avère qu'il est néanmoins possible de l'écrire. C'est pourquoi il l'a appelé, et cela va s'expliquer un peu par la suite, objet petit a.

Vous savez que dans le champ des mathématiques, il est arrivé de même à des mathématiciens et en particulier à Cantor de s'interroger sur ce fait que la suite des nombres est infinie; autrement dit, je peux toujours, je peux en écrire plus un. Il a donc très bien perçu qu'il y avait du même coup un infini à jamais inatteignable et donc, hors champ de la représentation. Mais Cantor a procédé à son écriture, il l'a appelée aleph; cet infini qu'on ne saurait jamais atteindre, puisqu'il est toujours au-delà de tout chiffrage, il l'a néanmoins appelé aleph; et il s'est avéré que cette écriture était éminemment opératoire, dans le champ des mathématiques, s'avérait féconde, son maniement s'avérait fécond. Ce rappel je crois n'est pas superflu pour essayer de situer que de même cet objet petit a, c'est-à-dire ce qui est hors champ, ce dont on ne peut parler mais qui nous fait parler, qui cause notre parole, eh bien cet objet, il est possible, à la suite de Lacan, de l'écrire, et à partir de ce moment-là, c'est-à-dire de son entrée dans le champ perceptif, il est possible d'en parler.

La question de cet objet se pose à partir de ce que Freud a introduit de fondamental au principe du fonctionnement de la vie psychique, en montrant que la vie psychique de l'être humain est organisée, tourne autour d'une perte fondamentale, essentielle, une pour chacun d'entre nous et vous savez qu'il a appelé ça l'Oedipe. Il a montré le caractère normalisant de cette perte, et puis il a également attiré l'attention sur le fait que dès lors

notre fonctionnement psychique – c'est sans doute je crois des thèmes qu'il a dû m'arriver d'aborder ici à Reims – que notre fonctionnement psychique est au principe un dysfonctionnement; c'est pourquoi d'ailleurs le terme de « *santé mentale* » est si difficile à conceptualiser. C'est un dysfonctionnement puisque notre psyché tourne autour d'un objet qui lui échappe, autour d'un objet perdu. Et je vous fais remarquer que c'est notre privilège dans le règne animal, car vous ne trouverez chez aucun représentant du règne animal de situation comparable. Dans le règne animal, l'identification du partenaire se fait toujours à l'aide de traits spécifiques, éminemment repérables, des formes ou bien des taches de couleur; c'est donc extrêmement simple, mâle et femelle se reconnaissent à tous les coups. Voilà que pour l'être humain, il va falloir qu'il renonce à la créature qu'il adore, il va falloir qu'il y renonce pour entrer dans le champ non seulement de la sexualité, d'une possibilité de vie sexuelle, mais dans celui d'une possibilité d'une vie psychique qui lui permette une relation au monde et à ses semblables.

Voilà le paradoxe majeur que Freud a introduit au départ de son activité, de son enseignement et que, je dois dire, nous nous employons régulièrement à écarter, à mettre de côté. Donc, au départ, avec le complexe d'Œdipe, ce trait remarquable concernant ce fait que nos pensées sont organisées, sont mises en place à partir d'une perte d'un objet chéri, du deuil d'un objet chéri. Le problème c'est que le fonctionnement, cette fois-ci, non plus seulement psychique mais je dirai de l'ensemble de l'organisme, montre que les orifices du corps obéissent à une érotisation qui est déjà beaucoup plus surprenante que ce qui peut concerner simplement le fonctionnement sexuel, le désir sexuel; car ce qui a frappé évidemment les premiers analystes à partir de ce que leurs patients venaient leur raconter sur le divan, c'était de constater que les orifices du corps répondaient non seulement à une fonction bien entendu spécifique, mais qu'ils étaient eux-mêmes éminemment érotisés, et que cette érotisation pouvait agir de sorte à contrarier le fonctionnement de l'orifice.

Alors il est bien évident que cela les a beaucoup stupéfaits à partir principalement des orifices buccaux, tous les troubles alimentaires que nous savons, et puis de l'orifice anal, mais également bien entendu ils ont pu constater que d'autres orifices corporels n'étaient pas moins concernés comme l'œil et aussi la voix. Je ne vais pas rentrer ici dans le développement d'une pathologie oculaire mais en tout cas pour ce qu'il en est de la voix, vous savez, nous savons parfaitement toute la richesse de la symptomatologie phonique chez l'hystérique. Nous savons combien c'est dans sa clinique, un orifice éminemment privilégié, et de quelle manière justement l'érotisation de cet orifice est susceptible de venir contrarier l'émission vocale. Nous savons qu'à l'opposé, si j'ose ainsi m'exprimer, dans l'autre grande névrose, la névrose obsessionnelle, c'est l'orifice anal qui se trouve plus spécialement concerné.

Alors comment expliquer ce type de situation, car si l'on peut admettre que l'érotisation concerne les organes génitaux, comment cette érotisation peut-elle pas moins venir frapper les orifices, le fonctionnement des orifices du corps? L'un des premiers à s'y être intéressé a été ce psychanalyste berlinois, qui s'appelait Abraham. Il a inventé le concept d'objet partiel, c'est-à-dire d'objets propres à ces divers orifices, l'opposant ainsi, les opposant ainsi à ce qui aurait été un objet total et qui serait l'objet génital. Nous trouvons donc chez les premiers analystes à partir d'Abraham le concept d'objet partiel, en tant qu'il vient marquer, cet objet, le fonctionnement des divers orifices du corps. Et puis nous avons chez Freud, dans les années 1920 si je ne me trompe pas, cet article assez remarquable où il montre que dans l'économie psychique, il existe une singulière équivalence entre des objets de nature essentiellement différente en apparence, et qui peuvent être l'argent, les fèces, le sein, l'enfant; et comment dans l'économie psychique des objets aussi disparates, si tant est que l'on puisse appeler à cette occasion l'enfant, un objet, comment des objets aussi disparates s'avèrent néanmoins équivalents, par l'investissement dominant, prévalent, qui peut les concerner, et faire que justement au lieu d'une satisfaction sexuelle, eh bien l'érotisme d'un sujet donné va entièrement se trouver focalisé par l'un de ces objets, qu'il s'agisse de l'investissement de l'argent, chose bien connue depuis longtemps, mais aussi bien des excréments, ou aussi bien de cet objet le sein ou encore par exemple d'un enfant.

Donc, chez Freud, ce repérage du fait que la génitalité pouvait – c'était réservé bien entendu, à l'être humain – la génitalité pouvait se trouver soutenue par des objets qui a priori pouvaient sembler complètement aberrants, je dirai dénaturés, c'est le mot propre, par rapport à la visée sexuelle. En tout cas, avec Freud et ses élèves, nous restons dans la conception de ce qui est donc un malaise dans la culture, je veux dire la culture étant organisatrice d'une insatisfaction de jouissance frappant ses participants, frappant ses

membres, et celle-ci étant fondamentalement rapportée à l'Œdipe.

Vous savez sans doute, que toujours à cette époque, chez les premiers analystes, il y a eu toute une série de spéculations pour savoir si l'Œdipe était universel, autrement dit, si c'était bien un dysfonctionnement qui frappait tous les parlêtres. Il est bien évident qu'il y a eu des anthropologues pour leur montrer qu'il y avait bien entendu des cultures où certes on échangeait entre tribus ou clans, on échangeait les femmes, mais que l'Œdipe, c'est-à-dire le rapport au père n'y avait rien à voir, donc qu'il était difficile d'affirmer que l'Œdipe était universel. Et puis cet autre problème dont il est vrai qu'il n'a pas été clairement théorisé par Freud, c'est que l'Œdipe à l'évidence n'a pas les mêmes conséquences chez le garçon et chez la fille. Il a montré que les cheminement étaient différents et en particulier dans l'article sur la féminité, mais en tout cas, il n'a sûrement pas insisté sur le fait que les conséquences n'étaient pas les mêmes pour le garçon et pour la petite fille, même s'il a développé le fait que pour la petite fille son accès à la génitalité, à la réalisation sexuelle, était plus compliqué que celui du garçon.

Au point où nous en sommes de la façon dont le problème se pose, c'est-à-dire, d'abord un dysfonctionnement général qui frappe la sexualité et du même coup la pensée, et puis ce paradoxe d'investissement sur des objets, je dirai, qui peuvent paraître aberrants, en tout cas aucunement destinés à pouvoir assurer quelque satisfaction sexuelle, c'est sur ce terrain que Lacan va intervenir en postulant que pour lui, le malaise n'est pas dans la culture, mais dans la structure. Autrement dit, que nous aurions tort de nous en prendre à quelque malfaçon culturelle, et en particulier de développer à l'endroit du père tout ce qui s'est construit par la suite, et qui a, je dois dire, eu des conséquences dont nous voyons aujourd'hui un certain nombre d'effets, un certain nombre de résultats; donc que le malaise n'est pas tant culturel que structurel.

Alors, le rappel que je vais vous faire ici va être extrêmement simple, pas tellement métaphorique, mais extrêmement simple, pour attirer votre attention sur ce point que vous avez déjà dû, bien sûr, rencontrer maintes fois dans les enseignements de Lacan: si c'est l'ordre du signifiant, l'ordre du langage qui vient organiser notre vie psychique, si c'est ce qui parmi les animaux nous caractérise, c'est-à-dire le fait que nous ne sommes pas dépendants d'un système de signes, le signe renvoyant à un objet, mais dépendants d'un système de signifiants dont le signifié est toujours équivoque, voilà déjà une grande différence entre le signe et le signifiant. Le signifié est tellement équivoque que l'on ne cesse pas de demander à celui qui parle de bien vouloir éclaircir son propos, ou le compléter, ou le reprendre, ou l'expliquer, ou le commenter, parce qu'il y a toujours lorsque l'on écoute quelque propos que ce soit, cette ambiguïté de la signification portée par

toute énonciation, même quand elle semble assertive. Je dis cette bouteille, elle est sur la table, rien de plus simple, mais qu'est-ce que je veux dire par là ? C'est irréfutable, mais pourquoi, qu'est-ce que cela signifie, si je viens dire que cette bouteille est sur la table ? Et vous savez qu'il y a dans notre tradition culturelle une activité herméneutique qui remonte à des millénaires, très tôt on s'est mis à se demander qu'est-ce que les énonciations, qu'est-ce que les énoncés collectés, qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire en dernier ressort ? Ce qui veut donc nous rappeler que le signifiant s'oppose au signe en tant qu'il renvoie non pas à tel objet précis, cette bouteille par exemple, mais si je parle de cette bouteille, quelle signification cela a-t-il que je parle de cette bouteille, n'est-ce pas ? Cela veut dire quoi, je ne sais pas, peut-être que je suis dipsomane ou qu'est-ce que j'évoque avec... ? Bref.

Ceci pour vous rappeler donc que le système des signifiants étant constitué du fait que chacun des éléments renvoie non pas à un objet mais renvoie toujours à un autre signifiant, eh bien là où je pense saisir l'objet, c'est le signifiant que je saisis ; c'est-à-dire là où chez moi la demande ou le besoin se trouve tendu par le souci, par la vigilance, par la tension pour attraper l'objet, c'est le signifiant que j'attrape. Alors vous me direz : pas du tout, je suis en train de le démentir, c'est bien la bouteille que je tiens dans ma main, et pas un signifiant, pour me servir de cet exemple, puisqu'elle est là sur la table.

Si vous considérez le rapport du nourrisson ou de l'enfant en bas âge au nourrissage, eh bien vous êtes très vite introduit au fait que son rapport à la bouteille va être beaucoup plus complexe, beaucoup plus élaboré, beaucoup plus subtil que s'il s'agissait simplement d'un flacon rempli d'un liquide bienfaisant et tiède ; ces nourrissons, souvent d'ailleurs les plus intelligents, c'est ce qui est remarquable, s'emploient vigoureusement à recracher le bon lait à la figure de leur maman, à partir d'un dispositif qui peut être très divers, mais qui justement peut tenir au fait que pour la maman, c'est bien ce liquide doux, chaud et nourrissant dont elle le gave qu'il rejette ; alors que lui, c'est peut-être déjà le signifiant qu'il cherche, et à partir de ce moment-là, c'est pour lui beaucoup plus compliqué, et ce liquide chaud, tiède et nourrissant vient étouffer ce qu'il en est de sa demande qui, par le jeu du signifiant, est toujours demande d'autre chose.

Je vous donne cet exemple, je dirai, un peu brut, mais que chacun peut vérifier et que les analystes d'enfants guérissent admirablement avec les nourrissons, je veux dire que les analystes qui ont l'habitude, et puis je dirai, qui aiment ce genre de situation, les nourrissons vomisseurs, etc. eh bien les analystes d'enfants, si vous aviez vu ou entendu Dolto parler à des petits bouts de chou comme ça, qui écarquillaient les yeux en billes de loto, pendant qu'elle leur racontait des trucs absolument incroyables..., et ça marche !

Donc simplement pour vous faire remarquer que ce paradoxe de l'objet raté, de l'objet manqué, puisque ça n'est jamais qu'un signifiant que j'attrape, et que donc l'ensemble du jeu des signifiants me renvoie à ceci, c'est que là où je pense saisir un objet, je ne rencontre que le trou creusé par le signifiant à l'endroit où j'espérais, où j'attendais de saisir cet objet, je ne rencontre qu'un trou, je ne rencontre qu'un vide, je ne rencontre qu'un manque. L'une des premières difficultés de l'enfant vis-à-vis de sa mère, ce n'est pas tant le besoin de vérifier ce qu'il en est du point de vue anatomique, ce n'est pas du tout nécessaire, il n'a pas besoin de la perception pour cela. Il peut savoir de toute façon qu'il y a chez elle un manque, quelque chose que justement il ne parvient pas à saisir, d'énigmatique comme le construit d'ailleurs l'ensemble des signifiants. Et s'il ne rencontre pas ce manque chez la mère, c'est-à-dire si la mère lui paraît pleine, opaque, dense, fermée, sans coupure, cousue, eh bien nous savons que cela a des conséquences qui ne sont pas des plus heureuses. Cela pouvant se produire avec des mères qui sont de trop bonnes mères et qui veulent éviter à leur enfant le traumatisme, que l'enfant découvre que sa mère n'a pas tout, qu'elle n'est pas totipotente ; eh bien, nous savons que cela peut donner, justement pour en revenir à l'anorexie, ça peut très bien pas moins donner des enfants anorexiques ou vomisseurs.

Donc, si nous suivons cette ligne, nous voyons que ce qui met en place ce dysfonctionnement psychique que j'évoquais tout à l'heure, c'est peut être moins primordialement l'intervention du père venant interdire sa mère à l'enfant, que d'abord le système du langage, en tant que chaque signifiant ne faisant que renvoyer à un autre signifiant – ça c'est une approche faite par la linguistique, ce n'est pas une approche, je dirai, une invention de psychanalyste – nous sommes exposés, du fait de parler, à ceci, c'est que notre demande ne fait jamais que rencontrer un vide et ne peut donc, dans le meilleur des cas, je dirai, se trouver collabée. Mais alors me direz-vous, voilà quelque chose effectivement d'intéressant, mais si la demande ne fait que rencontrer une béance, un vide, et si c'est d'ailleurs ce qui entretient l'appétit, car l'appétit à vrai dire fait énigme, pourquoi est-ce que nous ne sommes pas satisfaits une bonne fois pour toutes ? Nous continuons d'avoir, en général, de l'appétit ou d'avoir des appétits, c'est bien parce qu'il y a un défaut de comblement, un défaut de satiété ; alors me direz-vous : oui, mais, il y a quand même une satisfaction, il y a quand même un apaisement des tensions, il y a quand même une jouissance et en particulier sexuelle. Comment tout ceci vient-il s'accorder avec cette espèce de mauvais roman que vous venez nous rapporter ?

Eh bien, c'est là que Lacan intervient d'une façon dont il faut bien dire qu'elle est entièrement originale, et qu'elle n'appelle de votre part nulle adhésion ; simplement, elle mérite de susciter votre intérêt, je dirai, par la complexité de ce

qu'elle ouvre, de ce qu'elle propose cette formalisation qu'il engage. Lacan fait remarquer que ce trou que ma demande vient cerner, cette béance mise en place par le signifiant, ce trou n'est pas vide. Il y a ce qui se trouve à venir l'occuper, et qu'est-ce qui vient ainsi l'occuper? Eh bien, dit Lacan, et vous le trouvez dans l'article qui ouvre ses *Écrits*, c'est-à-dire le séminaire sur La lettre volée, car il ne peut aborder cette question que par un mythe, un mythe littéraire en l'occurrence, un conte d'Edgar Poe, le conte d'Edgar Poe sur la lettre volée. Et moi je ne vais pas vous l'aborder par le biais d'un mythe. Vous savez qu'un mythe cela ne survient que quand on a affaire à ce que l'on ne peut rationnellement expliquer, c'est-à-dire que l'on a affaire à un réel, et que donc on raconte une histoire pour essayer d'en rendre compte, de ce réel.

Donc il se sert de ce conte sur la lettre volée, ce conte d'Edgar Poe, pour montrer par une référence qui sera également mathématique, pour ceux d'entre-vous qui vous intéressez aux mathématiques, une référence explicite à ce qu'on appelle la chaîne de Markov: si vous écrivez sur un tableau une succession de lettres, à votre fantaisie, et puis vous coupez par segments de trois, trois lettres à la fois, vous vous apercevez que vous obtenez des ternaires qui peuvent être homogènes; par exemple je vous ai proposé des lettres, mais Lacan, pour simplifier, écrit des plus et des moins, alors si vous écrivez une suite, prenons ça comme il l'a fait, une suite de plus et de moins, et vous découpez votre suite en ternaires et vous avez donc des suites qui sont, soit homogènes, par exemple trois plus ou trois moins, ou bien des ternaires qui sont dissymétriques; par exemple, deux plus et un moins, ou deux moins, un plus; vous avez encore un troisième type de suites qui sont des suites non plus dissymétriques mais symétriques, telles que les deux extrémités du ternaire sont identiques, deux plus ou deux moins à l'extrémité; et alors que vous vous êtes donné une suite aléatoire inscrite dans le plus grand désordre, à partir du moment où vous opérez cette partition par ternaires, de la façon que je viens de vous évoquer, eh bien vous vous apercevez qu'après un ternaire par exemple symétrique vous ne pouvez..., par exemple vous avez un ternaire homogène de trois, le signe suivant disons que ce sera, j'ai trois plus, le signe suivant est un plus, c'est à dire que les trois derniers éléments de la chaîne forment encore un ternaire homogène constitué de trois plus. C'est clair, ou il faut quand même que j'aille au tableau?

(C. Melman va au tableau)....C'est d'une simplicité, je dirai, redoutable. Vous écrivez une suite aléatoire, alors on va supposer que vous avez + + +, vous avez un autre type de suite dont j'ai dit qu'il était dissymétrique, - - +, ou bien, + + -, et puis vous avez un ternaire symétrique qui est + - +, ou bien - + -, donc trois éventualités possibles. Alors prenons celle-ci: ici je mets +, c'est à dire que le ternaire que je viens de constituer, celui-là, n'est-ce-pas, il est identique au précédent, nous

sommes d'accord? Si j'écris le signe -, ici, eh bien j'obtiens un ternaire qui est asymétrique puisqu'il a + + -, mais vous voyez que si mon ternaire est homogène, je ne peux pas faire venir ici, à cette place ici, celui-ci.

Le simple fait d'introduire un ternaire dans une suite aléatoire de signes, introduit dans la chaîne des impossibilités, des éléments qui donc à tel endroit ne peuvent plus venir. Par exemple, ici, vous avez celui là qui est symétrique, le suivant est encore symétrique, mais vous voyez très bien que, par exemple ici, je ne peux pas faire venir un homogène, ici, je peux faire venir ici soit avec le signe -, un dissymétrique, soit avec un signe +, un symétrique, mais il y en a un qui ne peut pas s'inscrire, qui se trouve donc interdit, qui se trouve donc impossible, qui donc vient chuter à cet endroit de la chaîne; pourtant la suite était purement aléatoire, inscrite dans le désordre, le fait de les regrouper par trois vient introduire un ordre et des impossibilités. C'est-à-dire qu'il y a un endroit où un élément chute, parce qu'il n'est pas possible, je ne peux pas venir l'écrire, ici je ne peux pas venir écrire un élément, par exemple qui serait homogène, ce n'est pas possible, n'est-ce pas, et ainsi de suite; vous pouvez vous amuser à ça, vous le vérifierez à tous les coups.

Ce qui veut dire que le jeu de la lettre implique, je dirai, de par sa propre physiologie, un ordre et des impossibilités d'écriture. Le simple jeu de la lettre implique qu'il y en aura qui, à tel point de la chaîne, tomberont dans les dessous. C'est ainsi que ce trou dans le réel que j'évoquais tout à l'heure, ce que Lacan avance - et dont les conséquences ne sont pas, je dirai, parfaitement développées - dans son travail c'est radical, c'est essentiel, eh bien c'est que ce trou dans le réel creusé par le signifiant, il est occupé par ces lettres qui, à tel moment de la chaîne, ne peuvent venir y figurer. Et le pas, le tour de force qu'il accomplit, c'est de dire que ce qui fonctionne pour nous comme objet perdu, c'est primordialement cette lettre en tant qu'à tel moment d'écriture de la chaîne, elle ne peut venir y figurer et qu'elle tombe dans les dessous, ces dessous n'étant rien d'autre que ce réel, et le trou que le signifiant vient y aménager.

Autrement dit, ce dont nous jouissons fondamentalement, ce qui est l'objet primordial de la jouissance, c'est la lettre. Cette chute a un répondant corporel, pourquoi? Eh bien, parce que si l'on peut considérer l'ensemble des signifiants comme représentatif du corps maternel, ce que Lacan appelle le corps de l'Autre, avec un grand A, cette chute, à tel ou tel endroit, de la lettre a un répondant corporel, et dont Lacan va dire que pour lui, ces entames du corps sont au nombre de quatre. Et ce sont ces entames du corps qui viennent organiser le fonctionnement des orifices; et ces quatre objets sont pour lui, le sein, les fèces, mais aussi le regard et la voix.

Alors ce qui est difficile et je dirai même ce qui est ennuyeux, c'est que ce ne sont pas du tout évi-

demment, pour notre préhension et pour notre compréhension, des objets qui semblent équivalents, parce que les excréments, c'est vrai qu'il fait partie de notre culture de les renvoyer hors du champ de la perception, les renvoyer dans un réel. Mais vous me direz, qui a jamais rencontré le regard ? Justement, justement..., tous ceux d'entre nous qui avons une petite expérience psychiatrique savons très bien que dans le champ de la pathologie, le fait qu'il y ait un regard qui soit là en permanence braqué dont on n'arrive pas à se défaire, est un élément relativement banal du délire, ou encore, et ce sera encore bien davantage dans le champ de la névrose, le sentiment pour le sujet qu'il fait tache dans le champ de la perception ; et comme vous le savez dans le champ animal, la première individualisation du regard, de l'œil, c'est l'ocelle, c'est la tache, le sentiment soi-même de faire tache dans le tableau et donc du même coup d'attirer des regards dont nous savons qu'en général ils sont vécus comme malveillants.

Le sein, je crois qu'il y a, là aussi, dans le champ de la pathologie une série de troubles alimentaires qui nous exemplifient assez bien la problématique induite par cet objet, c'est-à-dire soit la tentative de l'absorber, de s'en gonfler, de le posséder, de le tenir, soit au contraire, le souci de se mettre à distance, de le récuser et avec les alternances que nous savons entre les périodes de boulimie et d'anorexie.

Pour ce qui est de la voix, je ne vais pas me lancer dans la facilité de ce que représentent les hallucinations, si ce n'est quand même pour faire remarquer que si dans notre rapport à ce que Lacan appelle le grand Autre, si ce rapport est en général pour nous silencieux, je veux dire si nous n'avons pas de voix, c'est bien parce qu'il y a eu justement une perte de cet objet. Il peut y avoir toute cette série de circonstances où justement cette chute n'étant pas permise, eh bien, l'espace se trouve occupé par ces objets dont je dis bien qu'ils sont obscènes et qu'ils n'ont pas à y figurer. C'est bien pourquoi il est difficile d'en parler, pourquoi même à la limite, on peut se dire que c'est vain d'en parler puisque c'est parler de ce qui n'a pas à être là.

Ce n'est pas une blague de dire cela. Comme vous le savez, la religion dont s'est inspirée, je dirai, la suite, prescrit bien qu'il n'est pas question de faire venir dans sa bouche le nom de Dieu, que l'on ne peut en parler que par métaphore, et que ce serait sacrilège que faire basculer le vrai nom de Dieu dans le champ de la réalité, que ce serait obscénité suprême, et d'ailleurs, ces objets dont je vous ai parlé, le sein, les fèces, le regard, la voix, participent dit Lacan, de cette amphibologie propre au sacré ; c'est à la fois ce qu'il y a de plus méprisable et en même temps ce qui peut être le plus précieux, le plus essentiel.

Alors, au point où nous en sommes, qu'est ce que l'objet petit a ? L'objet a, c'est le seul objet qui ait justement un être parce que les objets auxquels nous avons affaire, ce sont des signifiants ;

c'est-à-dire, des objets qui ne sauront jamais m'apporter la satisfaction qu'espère, qu'attend aussi bien ma demande, que mon désir. Mais l'objet petit a, lui, c'est la seule chose dont on peut dire que lui, il a un être, c'est l'être. Et quand on demande ce qu'est l'être de l'homme, dans la formalisation de Lacan vous avez la réponse. La seule chose qui chez lui vienne échapper, si je puis dire, à ce renvoi indéfini des signifiants et des significations, la seule chose qui soit d'une saisie quoiqu'obscène, possible, la seule chose qui le leste, tout en étant hors du champ de la perception, c'est cet objet qu'il a appelé petit a, non seulement en hommage à Cantor pour son aleph, mais aussi pour rappeler que ce n'est rien d'autre qu'une lettre. Voilà sa thèse.

Et, le pas suivant qu'il opère et qui sera essentiel pour l'organisation de la subjectivité et du désir, c'est la formule qu'il donne du fantasme, $S \diamond a$, c'est-à-dire que c'est dans cette faille que le manque produit par les signifiants vient ouvrir dans le corps maternel, et où cette faille qui va en quelque sorte servir de champ d'épandage à l'objet petit a, car c'est un objet de rebut, c'est un objet de rejet, eh bien c'est de cette faille que vient se soutenir la subjectivité, et en tant que cette subjectivité n'a pour support que la faille ouverte dans le champ de l'Autre ; c'est pourquoi Lacan l'écrit $\$$; mais cette faille trouve, si je puis dire, son support dans le fait qu'un objet perdu organise son désir et donc du même coup sa pensée ; et c'est pourquoi Lacan dira, $S \diamond a$, le poinçon venant entre autre chose illustrer la perte, le vide, le manque, la béance qui rend possible peut-être ce double exercice et le fait que si pour un sujet, le sujet inconscient, le sujet du désir, qui ne se supporte donc, qui n'a pas d'autre être que cette faille, mais dont le désir se soutient d'un objet perdu, l'objet petit a ; si l'objet petit a vient à émerger dans le champ des perceptions, eh bien le sujet disparaît. C'est-à-dire c'est la nuit, c'est l'aphanisis dit Lacan, non pas du désir, mais du sujet.

Il serait tout à fait loisible, possible d'évoquer les circonstances où pour un sujet donné, ce qui est son objet petit a, car cet objet petit a est propre à chacun, si en quelque sorte sa demande réussit trop bien et si par quelque, Lacan dira, tuché, par quelque chance l'objet petit a pour lui émerge dans le champ des perceptions, en tant que sujet, il tombe, c'est-à-dire il n'y a plus personne, puisque le sujet ne se maintient que de cette faille ouverte et non pas obturée dans le champ de l'Autre.

Alors, comme je ne veux pas vous compliquer l'existence, je laisse de côté ce qu'il faudrait pourtant évoquer sur le rapport de l'objet petit a et de cette instance que Lacan appelle le phallus, mais je ne peux pas tout vouloir, je trouve déjà énorme d'aborder tout cela, de front. Remarquez ceci : s'il n'y avait pas de chute de l'objet petit a, il n'y aurait pas de refoulement originaire. Freud s'émerveille ! Refoulement originaire, il y a du refoulement originaire, autrement dit dès que je

rentre dans le langage, il y a du refoulement dans la langue. C'est un fait de quoi ça? Est-ce un fait de culture, ou un fait de structure? Pourquoi y a-t-il d'emblée du refoulement? Avant même que moi-même je ne vienne opérer les miens, s'il y a du refoulement, c'est parce que ledit objet petit a, cause du désir, eh bien parce que le dit objet petit a vient tomber dans les dessous.

Il faudrait développer ici ce qu'il en est, il y a tant de directions qui s'offrent à cet endroit à nous, dont l'une qui est le rapport à l'écriture, rapport à l'écriture avec l'investissement comme on le sait, très particulier que cela représente, mais en tout cas ceux qui sont mordus, je dirai par l'écriture, il est bien évident que c'est pour eux la vraie jouissance. C'est-à-dire justement jouir de la lettre et opérer sur ce qui est le retour du refoulé. Car l'écriture, c'est bien là-dessus que cela fonctionne: favoriser le retour du refoulé.

Il faudrait à cet endroit parler de la féminité, parce que Lacan a là-dessus une proposition je dirai, assez remarquable et la question..., je recevais encore tout à l'heure un papier d'une dame qui a sorti un volume sur: qu'est-ce qu'une femme, et qui l'aborde sous l'angle ontologique, je ne sais pas, je n'ai lu que l'annonce de cet ouvrage, mais ce que Lacan nous dit, c'est que si c'est l'objet petit a qui est cause du désir, en tant que perdu, en tant que je ne parviens pas à le retrouver, sauf la tuché dont je parlais tout à l'heure, et au prix que cela coûte, si c'est donc l'objet petit a qui entretient le désir, c'est l'objet petit a qui entretient la féminité, que c'est de l'objet petit a qu'une femme se supporte. Pour ceux d'entre-vous qui avez étudié les formules de la sexuation dans *Encore*, vous voyez très bien comment ce qu'un homme vient chercher chez une femme, c'est ce qui se supporte de cet objet énigmatique, son objet à lui, pas son objet à elle! Ce qui pour lui, dans son fantasme fonctionne comme objet petit a, et qu'il vient chercher chez elle; c'est bien pourquoi la rencontre est si difficile, puisqu'en quelque sorte ce qu'il lui demande, c'est de venir représenter son objet à lui, l'objet qui figure dans son fantasme. Il ne sait pas quel est l'objet qui figure dans son fantasme, il ne sait même pas qu'il le lui demande à elle; et c'est bien néanmoins pour la désirer, je dirai ce qui est nécessaire, quitte bien entendu à ce que ce désir ne puisse aboutir, ne puisse aboutir à une satisfaction réussie, puisque cet objet petit a, par définition, ne peut être rejoint, est perdu, est hors champ.

Si vous me permettez cette référence littéraire et triviale, Lacan l'évoque au passage, il y a ce mot qu'Alfred Jarry met dans la bouche d'Ubu: merdre! Pourquoi, en quoi est-ce une création poétique? Pourquoi? Eh bien, pour une raison, je dirai, très lacanienne, Jarry devait être lacanien sans le savoir. Ce mot qui évidemment a beaucoup perdu de, je dirai ses références ordurières, etc... retrouve une obscénité nouvelle, du seul fait que dans le mot il y a une lettre qu'il ne faut pas. C'est ça qui est joli dans l'affaire. Il a mis dans le mot une lettre qu'il ne faut pas, qui n'a pas à y

être. Et cela suffit à redonner à ce mot une sorte de virulence et de crudité qui le sortent de sa banalité.

Je me souviens d'une discussion avec un philosophe italien qui s'appelle Agamben sur la question de ce que c'est que l'être de l'homme. Et moi j'ai eu le désagrément de devoir lui dire: mais l'être de l'homme – c'était au moment d'une autre guerre, c'était la guerre du Golfe à l'époque – eh bien que l'être de l'homme, si tant est qu'il en ait un, celui qu'il a comme être, il n'est pas bien odorant. Que son être est à prendre avec des pinces, sinon avec du papier.

Mais je crois que ces formulations de Lacan ont des conséquences qui évidemment filent dans toutes les directions, et il y en a une qui nous intéresse plus immédiatement, et qui est autrement impossible à traiter, c'est la question du deuil. Le deuil, nous savons que c'est la perte d'un être cher. Mais nous ne pourrions avoir aucune idée de ce qu'est la perte d'un être cher, si nous n'avions l'expérience de la perte de l'objet petit a. Avec également, je dirai, la mixité des sentiments que ladite perte peut provoquer, puisque d'une part c'est la perte la plus douloureuse qui puisse s'imaginer, mais c'est en même temps la perte originatrice, si j'ose ainsi m'exprimer, venant originer la vie et le désir. Et donc, les animaux comme nous le savons ne savent pas ce que c'est que la mort. Nous sommes les seuls à en avoir une idée, à partir de ce que, pour chacun, a pu être à un moment qui s'est déroulé à son insu, a pu être la séparation d'avec cet objet, dont il ne serait pas exclu qu'il se marque chez l'enfant par un moment dépressif mais qui ne peut pas évidemment être repéré comme tel, qui va passer le plus souvent en général, inaperçu. Ce qui fait donc que ce qui cause le sujet, ce qui vient causer un sujet, c'est-à-dire ce qui depuis une certaine faille dans le champ de l'Autre se trouve supporter une voix, un sujet qui ne sait pas ce qu'il désire, et qui sait qu'il va désirer en vain, eh bien, ce qui cause donc un sujet, c'est l'objet petit a.

Le présenter ainsi, c'est nous rappeler que sur la cause, la question de ce qui cause, la question des causes dans lesquelles nous nous engageons, nous nous trompons toujours. Il n'y a jamais eu une seule cause dont celui qui vient au terme de sa vie, puisse dire: celle-là c'était la bonne, alors là je ne me suis pas trompé, c'était la bonne cause. Nous sommes ainsi fait, que les meilleures causes que nous épousons, s'avèrent ne jamais être les bonnes, parce que celle-là qui n'est spécialement ni bonne ni mauvaise, mais c'est celle-là, cet objet petit a, qui est ce qui nous cause, ce qui fait de nous des sujets, des types qui parlons, qui échangeons, qui avons des vœux, des souhaits, etc. etc... qui faisons des théories.

Dans *Les quatre discours*, Lacan évoque une place qu'il appelle celle du plus de jouir, puisque si le signifiant nous voue à ne jamais que manquer l'objet, il se pourrait néanmoins que par la tuché, la chance, le hasard que j'évoquais tout à

l'heure, que cet objet, je le rencontre, je le trouve. Il y a un très bel exemple d'Aristote sur ce que c'est que la tuché, la différence avec l'automaton. La tuché, c'est le propriétaire qui a perdu son cheval, le cheval s'est échappé, et puis il se balade un peu comme ça, il se promène, et puis que voit-il? Ah! voilà son cheval, le cheval qui était perdu, et ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, eh bien, la tuché, c'est ça, c'est-à-dire ce qui aurait dû être perdu pour de bon, paf! il arrive que vous le retrouviez.

Lacan appelle cela le plus-de-jour en reprenant le terme de Marx sur la plus-value. Je ne vais pas vous développer ça, bien que cela puisse être, à mes yeux, fort intéressant. Chez Marx, plus-value se dit, *Mehrwert* et Lacan va donc appeler cet objet petit a, plus de jouir, *Mehrlust*... plus-de-jouir.

Est-ce que ça se voit en clinique, est-ce que nous rencontrons cela? Assurément, vous pouvez vérifier en clinique, et dans la clinique la plus ordinaire, la validité de cette construction. Vous pouvez le vérifier, et il est certain qu'un bon nombre de produits n'ont d'action, je dirai, pharmacodynamique désirable, je pense aux drogues, que dans la mesure où ils provoquent l'abolition du sujet, où il y a une éclipse, où il y a une aphanisis du sujet; c'est ce qui rend un certain nombre de drogues désirables, et les fait donc fonctionner comme si elles étaient des objets petit a. Mais il y a aussi toute une pathologie du désir et où cet objet petit a, que ce soit au titre du fétiche, ou au titre de l'obscène, ou d'un certain nombre de titres, cet objet petit a bien sûr, peut venir figurer. Et la perversion, qu'est ce que la perversion qui souvent nous fait question, si ce n'est le fait que la perversion, ne s'intéresse pas au signifiant. La perversion s'intéresse à l'objet, au vrai, à l'objet qu'il ne faut pas. Il n'y a pas de perversion qui ne soit organisée autour de l'objet qu'il ne faudrait pas. Donc, la perversion c'est ce qui caractérise d'aller droit au but et c'est bien parce que justement elle promet un plus de jouir, qu'elle a cet effet de séduction habituelle, ordinaire.

Et puis un mot encore, si vous le voulez, pour terminer. C'est que chacun de nous donc a une clef. J'ai vu l'autre jour une patiente à Sainte Anne; alors elle savait très bien qu'il y avait d'abord la programmation, tout le monde était programmé, tout le monde avait une clef, et elle, on voulait évidemment lui saisir sa clef, pour pouvoir la tenir, pour pouvoir la maîtriser. C'est vrai, elle avait raison évidemment, nous sommes tous programmés, puisque nous répétons tous, je dirai, les mêmes rencontres avec l'impossible, ça s'appelle l'automatisme de répétition. Nous nous arrangeons pour répéter tous, chacun pour soi, les mêmes impossibles.

Eh bien la clef, ce qu'elle appelle la clef, c'est évidemment le fantasme, propre à chacun et qui fait que ce fantasme effectivement fait que nous sommes comme programmés; ce qui veut dire que du même coup, nous parlons sans savoir ce que

nous voulons, sans savoir ce qui nous fait parler, sans savoir ce que nous disons, et nous nous engageons dans des certitudes dont la cause est toujours ailleurs.

Est-ce que la cure analytique est en mesure de déplacer ce type de phénomène, voire de le changer? Est-ce que l'on peut changer de fantasme à l'occasion d'une cure psychanalytique? Eh bien non! Aussi brillant soit l'analysant et aussi génial soit l'analyste, et aussi favorables soient les dieux, non, une fois qu'on a un fantasme, c'est effectivement la clef avec laquelle on se balade mais on ne sait pas quelle porte elle ouvre, on ne sait pas comment elle est faite, c'est comme cela, bien... Mais dit Lacan, là où une analyse peut être finie et non pas infinie, pour reprendre les termes de Freud là-dessus, qui avait très bien distingué l'affaire, c'est qu'une analyse pourrait venir au point où pour l'analysant, ce qu'il en serait de l'objet de son fantasme, c'est-à-dire de ce qui cause, pourrait, lui, être perçu de telle sorte que cela entraîne sa chute et donc un mouvement dépressif; mais chute qui, comme dans les opérations ordinaires de deuil, est suivie de récupération, et qui ne serait plus tout à fait la même qu'avant; parce que dans ce coup-là, ce coup d'après, le sujet ne serait, on ne va pas dire qu'il serait moins dupe-- Lacan a consacré tout un séminaire, toute une année qu'il a appelé *les Non-dupes errent*, pour témoigner comment notre seule façon d'être, c'était d'être dupe - mais en tout cas, cette fin de cure et de traversée du fantasme, écrit Lacan, qui ferait que la jouissance du sujet ne viendrait plus constituer le point de butée, le point de limite et je dirai, le point de fermeture de sa pensée. Nous avons chacun des pensées différentes et il est coutumier que nous venions les heurter dans les discussions qu'elles soient de tous ordres, amical, scientifique ou pseudo-scientifique, esthétique, littéraire, tout ce que vous voudrez... Mais ces opinions que nous soutenons, que nous avons, ne sont jamais que celles qui se trouvent déduites, déductibles de ce qui organise notre jouissance. Chacun défend sa jouissance et estime évidemment qu'elle est la bonne, au moins pour lui, puisque c'est la seule qu'il connaisse. L'opération de fin de cure, telle que Lacan l'évoquait, pourrait être ce qui permettrait à un sujet, non pas du tout de renoncer à sa jouissance, je ne vois pas d'ailleurs à quel titre il faudrait lui demander cela, mais ne ferait plus de sa jouissance cette espèce d'absolu qui arrête son activité spirituelle, mais lui permettrait de mesurer combien sa jouissance, cet objet petit a, n'est jamais que ce qui vient faire bouchon, ce qui vient combler la faille dans l'Autre; que dans l'Autre il y a une faille, qu'aucune jouissance ne saura jamais parfaitement combler, même les drogues et tout ce que l'on voudra.

D'où la quatrième place que vous trouvez dans les discours que Lacan écrit, formalise, la place de la vérité, ça alors c'est fabuleux! parce que quel qu'un qui ose aujourd'hui parler de la vérité et ensuite dire qu'elle relève d'une place, je dois dire

que c'est fort, c'est audacieux. C'est quoi la vérité? Eh bien, la vérité, c'est cette faille dans l'Autre, à jamais du fait de notre dépendance à l'endroit du signifiant, du fait que c'est lui qui nous fabrique, il y a toujours ce défaut, il y a toujours ce manque que ma jouissance ne fait qu'essayer de combler ; mais la vérité, c'est la faille dans l'Autre, et ce que Lacan appelait les canailles, avec le jeu de mots que vous entendez évidemment, lacanaille, les canailles de Lacan, c'est chaque fois le fait de vouloir faire primer sa jouissance sur la vérité. C'est-à-dire proposer sa jouissance, comme étant la vraie, comme étant la bonne, voire comme devant initier, n'est-ce pas, l'organisation de collectivités, de modes de vie, de modes de pensée, de façons d'ordonner le social etc. etc..., de se poser en guide.

Donc vous le voyez, autour de cette histoire d'objet petit a, dont dans mon exposé inévitablement le point faible concerne ce que j'ai essayé de vous faire entendre au sujet de la chute de la lettre, mais là je vous renvoie, je renvoie ceux que cela intéresse à l'article de Lacan sur *La lettre volée*, ce qui ouvre son séminaire. Pourquoi a-t-il mis en tête de son séminaire cet article? Eh bien,

parce qu'il propose, c'est ce qu'il a nommé des *Écrits*, c'est-à-dire un ensemble, un corpus, qui est entièrement dépendant de la lettre, et il va commencer dès le départ par essayer de mettre le lecteur en position de repérer le mécanisme de ce matériau qui se trouve là sur ces pages, et des conséquences que cela peut avoir, et comment cela fonctionne, comment cela marche. Donc, si certains d'entre vous ont l'envie de réparer ce qui dans mon exposé est ce que j'appelle son point rapide ou faible, qu'ils n'hésitent pas à reprendre ce texte de Lacan et dont vous verrez combien à la fois il se sert d'un mythe, c'est-à-dire le conte d'Edgar Poe et combien Lacan est sans cesse métaphorique, parce que de l'objet petit a, vous ne pouvez parler, quand vous voulez en parler, que par le biais de la métaphore, sauf à écrire: objet petit a

Voilà, ce que j'étais en mesure de vous raconter. Est-ce que vous avez des questions, des objections, des protestations, des insurrections, des insultes? ...L'insulte, c'est très intéressant, l'insulte, c'est très important, parce que, ce que l'insulte cherche, vise, c'est justement ce qui constitue chez l'autre son être secret profond. □

Intervention publiée dans le Bulletin de l'Association lacanienne internationale n° 98, Juin 2002